

Jean descendit; et comme le tramway de l'Étoile, dans lequel il monta, était moins encombré, il demeura à l'intérieur, avec ses paquets. Et dans la chaleur un peu lourde de la voiture, il s'assoupit. Et, dans cet assoupissement, il se revint, deux années auparavant, lorsque, à la suite d'infortunées tentatives pour cesser ses inventions, il sentait s'apaiser sur lui la gêne, la misère bientôt, lorsque, toutes ses économies mangées, il avait loué une chambre au haut de la butte Montmartre, en se demandant s'il pourrait en payer le loyer.

Dans cette énorme et étrange ville qu'est Paris, il préférait la vieille Butte, du haut de laquelle on domine ce champ de bataille où luttent tant de convoitises et d'ouï, des qu'on tourne sur l'autre versant, on aperçoit coteaux et vallées émaillées de villas ou d'usines.

Quoiqu'il eût toujours vécu seul, il aimait ce coin si peuplé d'artistes, d'écrivains et d'une population si vivante, qui, avec son moulin délabré, est, en quelque sorte, le panache de la Grand-Ville.

Il n'avait pas d'amis, pas même de camarades dans cette jeunesse tapageuse qui, pour jeter sa gourme, prétend régénérer l'art et la littérature; mais il se frottait à elle, dans les crémeries, dans les brasseries, sentant des frères d'espérance, dans tous ceux qui s'élançaient vers un avenir de progrès, vers des formes nouvelles de tout ce qui peut intéresser la pensée humaine.

Ne rêvait-il pas, lui, de tout bouleverser dans l'industrie? N'étudiait-il pas ce problème de la transmission de l'électricité qui permettrait de dérober leurs forces aux chutes d'eau les plus perdues dans les montagnes les plus écartées?

Ne voulait-il pas remplacer les locomotives à vapeur, qui ont fait leur temps, par la locomotive électrique?

Et ne songait-il pas, déjà, pour mettre en exploitation d'immenses terrains miniers dont on est séparé par d'immenses nappes d'eau, à congeler cette eau et à y creuser son puits de mine, comme dans un terrain solide? C'étaient là les trois grosses questions auxquelles il s'était le plus spécialement attaché; mais aucun des problèmes de la chimie ou de l'électricité ne laissait en repos cette jeune tête, faite pour inventer, pour créer, et toujours en telle ébullition qu'il ne dormait guère que quatre ou cinq heures par nuit.

Levé avec le jour, il travaillait jusqu'à ce que le moment fût venu de descendre dans Paris, de gagner de bien modiques appointements à dessiner des plans pour un architecte, car c'est grâce à cela qu'il subsistait. Il se nourrissait effroyablement mal; son argent était consacré à des achats de drogues ou de livres; et il réservait toujours quelques sous pour pouvoir aller lire les journaux dans une brasserie où se réunissaient des peintres et des journalistes, des sculpteurs, des poètes, des chansonniers.

Il avait là sa petite récréation, le délassement de cette intelligence presque sans cesse aux prises avec les problèmes les plus ardu. Puis il rentrait chez lui, et quoiqu'il n'eût pas encore envie de dormir, il se couchait pour économiser le pétrole. On en dépense déjà bien assez quand les journées sont courtes!

Un tel régime ne pouvait aboutir qu'à l'épuisement, la maladie; et c'est ce qui arriva peu de temps après que Jean Raucourt, à la suite d'une futile discussion avec le caissier de son architecte, eut perdu sa petite place. Il se réjouit, d'abord, d'avoir reconquis toutes ses journées, toute sa liberté. Comme il allait travailler! comme ses découvertes avanceraient! Sans doute y aurait-il un surcroît de privations; mais comme il arriverait plus vite à la fortune! Tout le monde n'était-il pas disposé à lui faire crédit dans le quartier? Et, quand les besoins d'argent seraient trop vifs, ne comptait-il pas vingt usines d'électricité s'embrancher comme ouvrière? Car il était aussi adroit de ses mains qu'habile de l'esprit.

Il fit une première fois, gagna, en quatre semaines, de quoi vivre deux mois, vivre comme il vivait, c'est-à-dire de rien, avare de ses sous parce qu'il était lancé dans une longue étude, dans de minutieux calculs et qu'il ne voulait pas interrompre sa besogne sans en connaître la conclusion.

Mais un matin, il fut incapable de se lever. Une faiblesse étrange l'avait terrassé tout à coup, avec de grands maux de reins, une atroce oppression de la poitrine et de tels vertiges qu'il chancelait dès qu'il voulait quitter son lit. Il demeura seul deux jours, croyant à un simple excès de fatigue.

Le troisième jour, on frappa à sa porte, ce qui l'étonna prodigieusement. Personne, jamais, ne venait le voir, et la concierge ne se donnait jamais la peine de lui monter sa rare correspondance.

Il se traîna à sa porte pour ouvrir; et son étonnement grandit: il avait, en face de lui, un gros homme à la figure enluminée, qui, tout de suite bourra, lui cria: — Voulez-vous bien vous reconcher et ne pas prendre froid? — Mais... je ne...

— Vous ne me connaissez pas? Ce sera vite fait: Bonenfant, cocher, votre voisin, qui s'intéresse à vous, parce que... parce que vous tenez le volant. Voilà! Et fourrez-vous sous vos couvertures. Hum! Pas lourd, vos couvertures. Non, pas lourd, vraiment. Bonenfant sortit et revint avec une bonne couverture de laine, dont le seul défaut était d'impressionner un peu trop le tabac.

Il enleva les vêtements que Jean Raucourt avait posés sur son lit pour se donner l'illusion d'un peu plus de chaleur, et il disait:

— Celle-ci vous tiendra chaud pour de bon. Et, si ça ne suffisait pas, j'ai une vieille bouillotte, un tantinet raccommodée, mais qui vaut encore mieux que votre veston et votre culotte.

Jean Raucourt dévisageait, tout ahuri, ce gros homme qui le soignait si gentiment, presque paternellement, et il se demandait si ce n'était pas là quelque rêve qui allait aboutir à un cauchemar.

— Voyons, mon petit, qu'est-ce que vous ressentez? Racontez-moi, comme à un médecin...

Jean, après une légère hésitation, dit les douleurs qu'il avait éprouvées.

— Bon, bon, la grippe! lit Bonenfant. Une nouvelle grippe que les médecins viennent d'inventer et qu'ils ont baptisée l'influenza. Je sais ce qu'il vous faut: du bon feu, et il n'y a pas un morceau de bois, de la tisane bien chaude, des grogs et ne pas mettre le nez dehors tant que vous ne serez pas rétabli. Un médecin vous flanquerait de la quinine, de l'antipyrine ou un tas d'autres poisons. Moi je n'avale jamais leurs drogues. Du bon petit bleu quand ça va droit, de la fine lorsque je sens que ça se bronille, v'la mon système. Sur ce, mon fiston, permettez que je m'occupe...

Une heure après, un grand feu brillait dans la petite cheminée de Jean Raucourt; il avait déjà pris un grog brûlant et il balbutiait profondément ému, en tendant ses deux mains à Bonenfant.

— Mais, comment vous remerciez, monsieur, de ces gentilleses? Nous ne nous connaissons pas... Et je me demande comment je puis accepter... Pourrai-je jamais vous rendre?... — Bonenfant, qui plaçait une bouillotte devant le foyer, répondit:

— Je vas vous expliquer... Là, voyez-vous, vous aurez toujours l'eau chaude, le sucre et le rhum sont à côté de vous sur la table, vous pouvez vous servir vous-même. Et puis, je tâcherai qu'un client me ramène ici au milieu de la journée pour que je voie où vous en êtes... Ah! vous croyez ça, vous, que nous ne nous connaissons pas? Je vas vous expliquer.

Il s'assit au pied du lit, sur l'unique chaise que possédait Jean Raucourt. Et, le visage épanoui:

— Vous, ce n'est pas étonnant. Est-ce que vous connaissez quelqu'un? Toujours dans les livres, dans les chiffres... Tenez, je vous appréciais très bien de l'autre.

Il désigna une fente dans la cloison qui séparait leurs logements. Et, éclatant de rire:

— Si vous aviez ramené quelque jolie fille, oh! ça n'est pas un péché à votre âge, je l'aurais vu aussi. Mais non; vous n'aimez que cette petite table...

— Pourquoi, me regardiez-vous ainsi? Bonenfant donna un grand coup sur le lit:

— Pourquoi?... Je vas vous expliquer. Un jour j'avais reconstruit un client d'Anteuil à la place de Châteaud'eau; il me flanqua trente-trois sous. J'avais pas eu le temps d'y flaquez son fait, moi, que vous me prenez. Je vous transporte à la Bourse, et vous me donnez quarante sous qui vous coûtaient plus à vous que cent sous à l'autre, qu'avait un ventre d'enrichi. Ça me cause un vrai plaisir, je vas deux francs, je vous regarde, et je m'aperçois que vous êtes ce petit voisin à qui j'avais déjà trouvé une si gentille figure. Je vous ai rien dit; mais je suis venu d'avoir l'œil sur vous, et c'est ainsi qu'a commencé notre amitié.

Jean Raucourt sourit mélancoliquement.

— Je me rappelle, dit-il. C'était un jour où j'avais rendez-vous, à la Bourse, avec un financier qui m'avait recommandé d'être très exact et qui arriva, lui, trois quarts d'heure en retard pour me déclarer que mon invention — car je suis inventeur — ne valait rien. Mais comment ai-je pu vivre de puis plusieurs mois auprès de vous, monsieur, qui êtes si affable, si obligeant, sans avoir jamais remarqué?

— Eh! est-ce que vous remarquez qui ce soit dans la maison? Le Bon Dieu y viendrait que vous ne vous dérangiez pas de vos calculs. Sur ce, ne bougez pas de votre chambre. Moi, je vas ramasser de la galette; et je vas aux clients qui lésineront sur les pour-boires!

Et c'est ainsi que Bonenfant et Jean Raucourt se connurent. Et malgré l'inquiet et persistant état de faiblesse dans lequel était le laisser cette première attaque d'influenza, le jeune inventeur bénit souvent la maladie qui lui avait donné un tel ami.

Mais il n'était pas possible de remarquer le brave cocher.

— C'est tout simple, tout simple! s'écriait-il au premier mot de reconnaissance. Entre voisins!... C'est tout simple!

Et lorsque Jean commença de se lever, de manger, il eut des manières charmantes pour apporter son repas à lui, de fines vitaines, de vieux vins, qu'il faisait partager à Jean, sous prétexte que cela l'occupait de manger tout seul.

Et c'était lui qui remerciait l'inventeur, « un de la haute », dit-il, de permettre tant de familiarité à un simple cocher. Et si Jean parlait de remboursement, il déclarait sans embarras:

— Mais, évidemment, nous régleurons tout ça d'un coup, quand vous reprendrez votre travail. Jean hochait la tête.

Du travail, il n'en avait plus. Il était un dévoté, frappé dans son orgueil, dans ses espérances, pour n'avoir pas suivi la ligne droite qui s'ouvrait, toute tracée devant lui, à sa sortie de l'École des mines de Saint-Etienne.

Et cela l'amena à dire son histoire à Bonenfant.

— Si vous saviez, non bon ami... Très vite, il l'avait appelé ainsi. — Si vous saviez combien vous vous trompez lorsque vous vous imaginez qu'il existe quelque distinction entre vous et moi. Voilà plusieurs fois que vous me répétez que vous vous considérez comme un homme d'élite, l'ami d'un ingénieur, lequel serait peut-être, sans vous, mort d'épuisement et de misère. Ce titre d'ingénieur vous impose... Je dois donc vous avouer, — je n'en rougis pas, du reste, — que je suis, tout bonnement, le fils d'un mineur. Mon père, homme d'une grande énergie, fut tué en allant secourir des camarades pris sous un éboulement; ma mère mourut peu de temps après. Et moi, je fus élevé par un grand-père, ancien mineur, mort aujourd'hui; ce qui fait que je n'ai plus la moindre famille.

— Comme moi! prononça Bonenfant en baissant les yeux.

Puis il eut un geste brusque, écartant ses souvenirs à lui. Et, très étonné intéressé par le récit de Jean Raucourt:

— Fant tout de même que vous ayez eu une rude poigne et une rude intelligence pour, de fils de mineur, être devenu ingénieur des mines!

— Le hasard m'a favorisé tout d'abord, répondit simplement Jean Raucourt. À l'école, je travaillais ferme, parce que ça me faisait plaisir; et l'instituteur parlait déjà de me pousser à autre chose. Mais le grand-père devenait très vieux; il ne fallait guère m'aider à mon tour et un peu aussi la sienne; des infirmités le menaçaient. Je descendis donc dans la mine dès que mon âge le permit; mais je n'y étais pas depuis un an que je me trouvais pris dans un éboulement, comme mon père, je faillis y perdre le pied...

— Mais je n'ai pas remarqué que vous... Quelqu'un encore, mais très peu, lorsque je me suis trop fatigué. On me soigna fort bien, et je sortis de l'hôpital aussi solide qu'un homme, sans cette claudication qui a presque totalement disparu par la suite. Mon pauvre grand-père était mort...

En disant ces mots, Jean eut un regard vers l'infini, le souvenir des tendres choses de son enfance, la maisonnette de briques, le jardin, les immenses plaines du nord, coupées par les terris et les rivières. Un instant, il se revint tout petit courant le long du canal ombreux qui va en Belgique; puis il dit:

— C'était fini pour moi d'être aimé. Je me souviens encore de la dernière fois où le cher vieux grand-père me prit sur ses genoux. D'une main, il tenait sa pipe bourrée de tabac de contrebande que j'allais lui chercher en m'amusant; de l'autre, il me chatouillait dans le cou... Il était très dur et très doux. Tout d'un coup, il écarta ses jambes et fit comme s'il me laissait tomber; puis il me dit: « Adieu, mon petit, va-t'en, ne reviens plus. »

— Depuis la mort de mon cher vieux grand-père, je ne sais plus ce que c'est qu'un baiser...

À ces mots, Bonenfant se pencha instinctivement vers son jeune ami, ayant une grande envie de l'embrasser. Il y avait tant d'années que lui non plus n'avait pas reçu de ces bons baisers qui viennent du cœur! Mais il se modéra parce que, entre hommes faits, on ne doit pas s'attendrir ainsi.

Jean reprenait, plus ferme:

— Le directeur de l'usine, les membres du Conseil d'administration, enrent la bonté de s'intéresser à moi...

— On vous le devait bien, morbleu!

— Si l'on faisait toujours tout ce qu'on doit! prononça amèrement Jean Raucourt. Et eux-mêmes, plus tard... Enfin, cela va venir tout à l'heure. Je n'avais pas oublié mes études; je passai facilement les examens nécessaires pour obtenir une bourse départementale au lycée de Lille. Mes anciens patrons me soutenaient toujours, on me prédisait déjà un superbe avenir. Mais il y avait en moi une grande tristesse, peut-être un esprit d'injustice venant de mon isolement, de cette privation d'une famille que j'aurais

tant aimée. J'ignorais même les vacances; personne ne pouvait se charger de moi...

— Vous aviez patrons? — Ils avaient assuré mon existence en me faisant donner une bourse; leur conscience était dégaugée.

— Et il ne leur en coûtait rien, puisque vous aviez une bourse. — J'aime mieux, mon bon ami, qu'il ne leur en ait rien coûté. Je ne dois de reconnaissance qu'à mon pays et non à des hommes que j'ai appris, par la suite, à ne pas aimer.

— Vous n'avez l'air de posséder une fière indépendance de caractère, vous!

— On me l'a souvent reproché. On me reprochait aussi, à l'École des Mines, où j'étais entré par la suite assez brillamment, de me procurer des livres, jugés blâmables, sur les questions ouvrières, sur le socialisme. Remarquez que je ne me révoltais en rien contre l'organisation actuelle; j'étudiais sincèrement, voilà tout, cherchant à me former une opinion, me disant qu'un enfant de mineur tel que moi trouverait peut-être la solution de cette lutte que je trouvais odieuse...

— Hum! vous deviez être joliment mal noté, vous! Je vous ça d'ici.

— Pas pour mes travaux; mais l'esprit nouveau avec lequel j'examinais toute chose était considéré comme si fâcheux que mon ancien patron, le comte Valadin, hésita beaucoup, à ma sortie de l'école, à m'accepter parmi ses ingénieurs. Je ne passai, du reste, pas même une année avec lui. Au bout de quelques mois, je lui soumis une invention qui pouvait intéresser, un projet de locomotive électrique qu'il lui serait usiné de construire dans ses usines. Cela l'intéressa si bien qu'il émit la prétention de prendre l'invention pour son compte. J'étais son ingénieur; toutes les productions de mon intelligence lui appartenaient. Je lui fis observer que j'étais ingénieur de ses mines, que je n'avais nullement passé un contrat avec lui au sujet de l'électricité. Il me répondit que c'était sur le temps qui lui appartenait que j'avais travaillé; je resistai, remportai mes plans. Et, dès ce jour, nous fûmes en mauvais termes.

— Je vois encore ça d'ici.

— Inutile de vous raconter les petits ennuis par lesquels je passai, les blessures d'amour-propre que j'eus à subir, jusqu'au jour où je commis l'impertinence de voter, pour le conseil général, contre les amis du comte Valadin. Je n'en eus pas un, mais j'ai pas l'habitude de mentir. Les amis de mon patron étaient certainement des gens fort honorables; mais ils ne représentaient pas des idées que je crois justes. J'y perdais ma place.

— Et vous vintes à Paris?

— Décidai à n'accepter que de petits travaux pour avoir des loisirs, pour pouvoir me consacrer à mes inventions. J'ai fait un peu de tout, ici, même de la comptabilité pour un magasin d'épicerie, même de la besogne d'ouvrier. Je tiens, d'une longue succession d'ancêtres travailleurs manuels, une assez grande habileté des doigts; et je me serais fait définitivement ouvrier, contremaître électrique, si cela n'avait pas dû m'absorber. Mais j'ai la confiance que mes inventions sont bonnes, je me dois à elles; il ne faut pas que je me laisse absorber par une autre besogne, qui annihilerait mes facultés. Voilà pourquoi, mon bon ami, j'étais tombé, peu à peu, dans cet anticantonnement de toutes mes forces qui m'a laissé sans défense devant la première attaque d'influenza. Vous m'avez sauvé.

— Eh! grogna Bonenfant, qui n'en eût fait autant à ma place? On voit un gentil garçon éprouvé par le travail, on lui vient en aide. N'est-ce pas tout simple, surtout lorsque, comme moi, on est un vieux solitaire, sans amis, sans famille... Et si vous saviez combien je suis content de m'être trouvé votre voisin, d'avoir pu vous donner un coup d'épaule. J'ai confiance, moi aussi, dans les contaires, que vos inventions sont bonnes, utiles et que, sans en rendre service, j'aurais rendu service à l'humanité. Quand on est des solitaires telles que nous, on n'a plus que ça à aimer, l'humanité.

Étonné d'entendre de semblables pensées, Jean Raucourt s'écria:

— Vous n'avez pas toujours été cocher, vous?

Bonenfant se troubla et bredonna une histoire. Non, il n'avait pas toujours tenu le fouet; mais sa famille l'ayant laissé sans situation, sans fortune, il avait bien fallu se tirer d'affaire.

— Et j'ai jamais le cheval.

— C'était son explication; et il ne fallait pas lui en demander davantage.

Jean Raucourt le comprit; et il l'accepta tel qu'il se donnait à lui. Que lui importait, du reste, le passé de son voisin, s'il avait trouvé, en lui, ce dont il avait encore plus besoin que de secours pécuniaires, une âme aimante, désintéressée, et cette chaleur affective dont son cœur à lui était sévère depuis si longtemps!

Il ne se doutait pas encore de l'étendue de son dévouement de son nouvel ami.

Lorsque la convalescence fut venue, il voulut chercher du travail dans une usine d'électricité, mais

fut-ce que pour rembourser à son voisin les dépenses qu'il avait faites pendant sa maladie.

Bonenfant s'y opposa.

— Si c'est vrai que je vous ai sauvé, j'ai bien quelques droits sur vous, sacre-Dieu! Au sortir d'une pareille secousse, aller vous fourrer dans une usine où on passe son temps à attraper des chauds et froids... Plus souvent que je vous laisserais!

— Mais, mon bon ami, je n'entends pas demeurer éternellement à votre charge!

— Éternellement!... Je voudrais seulement avoir le dixième de ce que vous gagnerez plus tard! J'y entends pas grand-chose, mais j'ai tout de même compris ce que vous m'avez exposé, allez!

Car c'était un curieux que Bonenfant. Depuis quinze ans qu'il philosophait sur son siège de cocher, il avait appris beaucoup de la psychologie humaine. Maintenant, il se payait de la science, avec le jeune inventeur. Et il s'écriait, par Jean Raucourt, ces beaux projets qui illuminaient la tête du malade et, parfois, lui redonnaient la fièvre, à tel point que le cocher se reprochait alors de l'avoir trop fait bavarder.

— Mais ça m'intéresse si tellement, toutes vos histoires! Jean s'étonnait d'être si bien compris; et Bonenfant lui avait qu'il avait eu du goût, dans son enfance, pour la physique, la chimie.

— Par exemple, si on avait écrit, à cette époque, qu'on en arrivait à ce que nous voyons au jour d'aujourd'hui! Et quand je pense que vous, vous irez encore plus loin...

— Si je réussis!

— Vous réussirez! J'ai mon idée là-dessus.

Et cette idée, qu'il ne développait que peu à peu, pour ne pas trop heurter la délicatesse de son ami, c'est que Jean ne devait plus s'abaisser à des besognes indignes de lui. Il appartenait aux grandes inventions que Dieu lui avait grandement mises dans la cervelle.

— Car vous êtes un prédestiné, vous! Vous êtes marqué au front! déclarait-il.

— Et vivre, mon bon ami! Gagner le pain de chaque jour! Le pain de chaque jour! C'est farce! Et Bonenfant haussait les épaules. Comme s'il n'était pas là, lui, pour le pain de chaque jour! Et que M. l'ingénieur n'allait pas se récrier! Sans famille tous deux, s'étant si bien rencontrés, n'étaient-ce pas tout indiqué qu'ils fussent associés l'un avec l'autre, puisque M. l'ingénieur voulait bien accepter l'amitié d'un simple cocher?

Où, il était là, lui, non seulement pour le pain de chaque jour, mais pour le reste, pour les travaux, les expériences, les longues études, et avec le regret de ne posséder que quinze cents francs à la caisse d'épargne.

— Si vous croyez que je perdrais, mon bon ami! ripostait Jean.

— Eh! je m'en fiche pas mal, que vous permettiez ou non! Et si vous voulez connaître le fond de ma caboche, n'allez pas vous imaginer que c'est par amour pour vous ce que j'en fais! Examinez un peu: quinze cents francs! Voilà ce que j'ai économisé, en quinze ans, à rouler par tous les temps, au travers de la pluie, du soleil, de la poussière et des contraventions! Si ça continue, certain que je trouverai ma subsistance quand les loueurs ne voudront plus de moi! Si encore je gagnais un lot à la Ville de Paris, car j'ai acheté aussi une obligation! Mais les cent mille francs, c'est toujours les richards qui les empochent. Tandis qu'avec vous, mon petit Jeannot...

Ce fut la première fois où il osa le traiter avec une si familière affection.

— Avec vous, c'est un placement que je fais, et pas un placement à cent mille francs. C'est le million, des millions qui en sortent!

Lancé sur ce sujet, Bonenfant s'emportait très facilement. Et si Jean Raucourt avait douté de lui-même à la suite de sa maladie, son nouvel ami lui aurait rendu confiance.

— Si moi qui fais la bonne affaire! Je place à cent pour cent, à mille, à dix mille pour cent! Donc, c'est entendu, vous acceptez! Et vous m'avez l'homme le plus heureux de la terre. J'ai donc enfin quel qu'un à aimer, quel'un avec qui bavarder le soir, lorsque je rentre exténué, de mauvaise humeur.

— Mais nous avons dépassé la rue Lepic!

— Tiens! fit le conducteur en riant, nous arrivons à la place Clichy.

Il fallut que Jean remontât à pied, avec ses deux paquets, jusqu'à la place Blanche. Et là, il souffla un peu. La côte de la rue Lepic est si raide!

Il s'assit un instant à contempler le grouillement du boulevard extérieur, l'animation du Moulin-Rouge. Cet esprit sérieux était fort indulgent à la gaieté humaine, surtout à la gaieté de la jeunesse.

Puis il s'arma de courage et gravit la pente, bousillé de plus d'une fois par les passants. Mais bientôt la solitude régna autour de lui; il atteignit le haut de la vieille Butte, la rue Norvins et ses petites maisons, ses jardins, ses pouilleries, égarées sous quelques gros immeubles semblables à ceux du reste de Paris, mais qui, sur la crête de la colline, ont des airs de forteresses.

C'est dans un d'eux que lui et Bonenfant habitaient, tout en haut, deux pièces assez grandes, lambrissées, d'où ils apercevaient, à l'infini, la vallée de la Seine.

Mr. Bonenfant était là, le soir même de sa libération, en train de griffonner, très agité, la lettre suivante:

« Mon cher enfant, l'aventure terrible, absurde, ridicule vient de m'arriver. Qui m'a engagé de répondre à votre demande de cent ou deux cents francs, dont vous aviez besoin pour prolonger votre séjour en Allemagne.

« Je sors de prison. « Qui, moi, je sors de prison, où l'on m'a tenu au secret, m'interdisant toute correspondance, et du reste, je ne vous ai même pas nommé devant ce juge d'instruction qui aurait été capable de vous mêler à cette affaire à laquelle vous êtes aussi étranger que moi.

« A peine libre, j'ai touché une somme de deux cents francs, que j'aurais voulu vous expédier aujourd'hui. Il était trop tard pour la poste. Ça ne partira que demain; mais j'en profite pour bavarder un peu longuement avec vous.

« D'abord, que je vous dise de ne pas vous inquiéter une minute. L'affaire est parfaitement terminée, sauf que j'ai perdu du travail; mais je remonte sur mon demain matin... »

Bonenfant en était arrivé à ce point de sa lettre, lorsqu'un pas bien connu de lui retentit dans le couloir; et, presque aussitôt, deux paquets tombaient à sa porte, tandis qu'on frappait.

Il eut une grande émotion et s'aperçut, aux battements de son cœur, qu'il l'aimait encore plus qu'il ne se le figurait; car il avait deviné tout de suite que c'était lui, son petit, son protégé. Et il demeura près d'une minute sans ouvrir.

C'est que sa pensée s'était douloureusement reportée, aussitôt, vers les deux êtres d'égoïsme et de vice qu'étaient sa femme et sa fille, vers ces deux créatures qui, de par la loi naturelle, aient dû être sa consolation après une telle mésaventure.

Mais non, ces dames étaient certainement déjà retournées à leur théâtre, à leurs plaisirs, à leurs intrigues, à leur « souvenir », songea-t-il dans un souvenir de l'Écriture. Et son seul enfant, sa seule famille était ce charmant jeune homme que la Providence avait mis sur son chemin pour qu'il accomplît quelque chose de bon en sa vie.

Il alla ouvrir en grondant:

— Ah ça... sans s'annoncer!... Jean l'embrassa, puis, de très bon cœur, lui montra la lettre demeurée dans son portefeuille.

Et cela les fit éclater de rire.

— Vous serez donc toujours le même s'écriait Bonenfant.

— Comme vous! répliqua Jean en désignant les deux billets de banque qui mettaient leur tache blanche et bleue sur la table; car je suis bien sûr que c'est pour moi?

— Ça ne vous a pas surpris de ne pas les recevoir? dit Bonenfant.

— J'ai pensé que vous étiez gêné, ou que ma lettre ne vous était pas parvenue, ou que votre réponse s'était égarée.

— Ce qui me prouve que vous n'avez guère lu de journaux français pendant votre séjour en Allemagne!

— Pas un seul. Je parcourais les nouvelles de France dans les journaux du pays; je profitais de l'occasion pour pratiquer, sous toutes les formes, la langue allemande.

— Alors... vous ignorez absolument... Quoi donc?

Bonenfant alluma sa pipe. Et, allant s'asseoir sur son petit lit de fer, qui lui servait de divan:

— J'étais encore en prison ce matin. Voilà la chose.

— Vous? — Moi.

— Pour... une contravention? — Ah ouiche! Si ce n'avait été qu'une contravention! On m'accusait... d'assassinat, tout bonnement... ou quelque chose d'approchant.

— À la suite... d'une rixe? — Non, non! Un assassinat pour de vrai... Et comme c'était sur la personne de M. le marquis d'Asseraie, le président du conseil des mines de Monzain, vous peuviez bien que j'allais pas me contenter au juge d'instruction que vous et moi nous étions une paire d'amusés. Ils avaient tout si tellement la berlue qu'ils vous auraient fourré dans la chose, vous aussi.

— On a attenté à la vie du marquis d'Asseraie? s'écria Jean d'une voix étranglée.

— Ça ne vous a pas surpris de ne pas les recevoir? dit Bonenfant.

— J'ai pensé que vous étiez gêné, ou que ma lettre ne vous était pas parvenue, ou que votre réponse s'était égarée.

— Ce qui me prouve que vous n'avez guère lu de journaux français pendant votre séjour en Allemagne!

— Pas un seul. Je parcourais les nouvelles de France dans les journaux du pays; je profitais de l'occasion pour pratiquer, sous toutes les formes, la langue allemande.

— Alors... vous ignorez absolument... Quoi donc?

Bonenfant alluma sa pipe. Et, allant s'asseoir sur son petit lit de fer, qui lui servait de divan:

— J'étais encore en prison ce matin. Voilà la chose.

— Vous? — Moi.

— Pour... une contravention? — Ah ouiche! Si ce n'avait été qu'une contravention! On m'accusait... d'assassinat, tout bonnement... ou quelque chose d'approchant.

— Comme je vous le dis! Même que c'est moi qui l'ai ramassé en train de tourner de l'œil sur la voie publique.

— Que m'apprenez-vous là, mon bon ami!... Que n'apprenez-vous la... La nouvelle bouleversait Jean Raucourt, pour qui, malgré la suppression des inégalités sociales, le marquis était resté un être à part, presque supérieur.

C'était un sentiment de son enfance que l'âge ni l'étude de la vie n'avaient complètement déraciné.

Il détestait et dédaignait M. Valadin, fait comte roman grâce à des relations et à de l'argent; il détestait en lui le capitaliste âpre, le financier qui pressurait tout autour de lui; il dédaignait aussi ce titre de comte que personne ne pouvait prendre au sérieux... Mais il avait un respect instinctif pour le marquis d'Asseraie, pour le descendant de ce grand seigneur qui, le premier, découvrit du charbon dans les Flandres et s'occupait lui-même d'une si illustre race.

Il est d'ailleurs à remarquer que les enfants du peuple, si hostiles aux arrivistes, aux enrichis de l'industrie et de la finance, ont une tendresse secrète pour ces anciennes familles qui s'éteignent, pour ces derniers représentants d'un ordre de choses qui a sans doute été justement supprimé, mais qui participa jadis à la grandeur de la patrie.

— On a attenté à la vie du marquis d'Asseraie? répéta Jean Raucourt. Qui?

— Ça, je n'en sais rien; et je crois qu'on n'en saura